

JÓN SVENSSON

**NONNI
VIII
S'ÉVADE**

AVENTURES DANS LES ÎLES II

ADAPTATION
DE
MADELEINE PINARD DE LA BOULLAYE

PRÉFACE DE PAUL BOURGET
de l'académie française

Illustrations de Cyril

Nouvelle édition

Éditions Saint-Remi

– 2010 –

LA COLLECTION

Nonni

- I. Nonni – Premières Aventures
- II. Nonni – En Mer
- III. Nonni – A Copenhague
- IV. Nonni – Part en Suède
- V. Nonni – Jours ensoleillés
- VI. Nonni – Aventures à Skipalon
- VII. Nonni – Prisonnier
- VIII. Nonni – S'évade
- IX. Nonni – Comment Nonni trouva le bonheur

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

NONNI S'ÉVADE

aventures dans les îles II

XIV

ENTRÉE A ROSKILDE. — RASMUS.

Tandis que nous causions à mi-voix, tranquillement assis sur un coffre, des exclamations, des cris joyeux nous parviennent de l'extérieur. Nous tendons l'oreille et ne tardons pas à comprendre.

Ces voix d'enfants claires et gaies criaient leur jubilation. Le cirque vient !... voilà le cirque ! Il y a de la musique. Hourra !... Hourra !...

La clameur s'amplifiait. Nous pénétrions certainement en ville.

Chez nos hôtes, nul étonnement. Leur visage restait impassible. De toute évidence, ils étaient accoutumés à ces bruyantes manifestations. Nos petits amis eux-mêmes n'y prêtaient qu'une attention distraite.

Le pesant véhicule secoué, cahoté sur les pavés, n'avancait plus que très lentement. « Vite à la fenêtre ! » dis-je à Valdemar.

Mais on nous observait. A peine avions-nous montré la tête, que les visages changèrent. Un regard dur, accompagné d'un geste bref de la main, nous intime l'ordre de rester à nos places.

Légèrement penauds, nous nous laissons tomber sur les lits.

« Qu'est-ce que cela signifie, Valdemar ? chuchotai-je au petit. Pourquoi ne pouvons-nous pas regarder dehors ?

— Je n'en sais rien... » Après un instant de réflexion, Valdemar ajoute : « Ils ne tiennent pas à ce que les gens voient nos figures blanches. »

Cette réponse m'inquiéta... « Ils craignent peut-être qu'on ne les accuse de nous avoir volés ? soufflai-je à l'oreille de mon voisin.

— Je ne suis pas éloigné de le croire, Nonni.

Un frisson me parcourut le corps. Je pensais qu'ils avaient l'intention de nous garder et de nous conduire dans leur pays.

Les Bohémiens causaient entre eux, tout en nous observant, du coin de l'œil. « Ils parlent de nous, dis-je à Valdemar.

— Oui, je l'ai remarqué comme toi. Mais que complotent-ils ?

— Je l'ignore ; toutefois ils semblent assez perplexes.

— Serait-ce à notre sujet ? »

Nous en restons là de nos réflexions. Le mieux est de nous tenir sagement assis, en suivant d'un regard furtif les agissements de nos hôtes bronzés.

Les conciliabules prennent fin. Ils ont dû trouver la solution cherchée, car ils se séparent avec des signes de tête approbatifs.

Une jeune femme alors se munit d'une bougie, l'allume et prend dans une petite boîte en fer blanc un objet minuscule qu'elle tient quelques minutes au-dessus de la flamme. Puis elle s'en sert pour se frotter vigoureusement la paume des mains. Elle vient à nous ensuite.

Son air aimable et bienveillant ne peut nous inspirer aucune crainte. Elle nous fixe en souriant, puis s'avance vers Valdemar et doucement ouvre sa veste et sa chemise, de manière à découvrir le cou.

Nous étions fort surpris de cette façon d'agir ; mais la femme avait manœuvré avec une telle prestesse et tant de bonne grâce, que nous n'avions pas eu le temps de la réflexion. Valdemar se laisse faire sans aucune résistance.

La femme maintenant entreprend de lui frotter le visage avec ses mains. Comme d'un coup de baguette enchantée, il devient aussitôt couleur brou de noix.

Cette métamorphose amuse beaucoup les enfants. Ils poussent des exclamations joyeuses et battent des mains avec frénésie.

Valdemar cependant ignorait son étrange transformation. Il restait assis sur le bord du lit, ne sachant pas s'il devait rire ou pleurer.

Un des jeunes hommes se leva vivement pour prendre un miroir qu'il tint devant mon ami décontenancé.

C'est alors qu'il vit ce qui lui était advenu. L'humeur joyeuse de la jeune société influe sur nous ; nous éclatons de rire.

La femme termina son œuvre. Elle colora les oreilles, le cou de mon petit ami, prenant bien soin que la teinte fût partout uniforme.

Valdemar bien au point, elle se tourna vers moi et procéda de manière identique. Vint ensuite le tour de nos mains, qui durent subir le même sort.

Toute différence entre nous et notre entourage avait maintenant disparu. Nous appartenions au peuple des nomades.

Notre étrange aspect nous amusait beaucoup ; nous ne pouvions nous empêcher de rire, en nous regardant l'un l'autre. Quant à nos compagnons, visiblement, ils étaient enchantés. Ils ne cessaient de nous gratifier de sourires et de signes amicaux pour bien nous faire comprendre qu'ils nous avaient adoptés. Les petits, eux, nous prenaient les mains, qu'ils serraient avec force.

La jeune femme qui nous avait si « embellis », était très fière de son succès. Elle nous apporta deux morceaux de ces sucreries blanches — nougat — en cadeau. D'ailleurs tous s'ingéniaient à nous faire plaisir, à nous offrir ce qui pouvait nous attacher à notre nouvel état. Ils avaient leurs raisons pour agir de la sorte, car malgré la nouveauté de cette aventure, nous ne nous sentions pas à l'aise. Pour le présent, nous laissons aller les choses. Ainsi, quand la jeune femme vint pour nous enlever nos vestons, loin de nous défendre, nous la prévînmes en nous dévêtant nous-mêmes. Nous passons d'abord les beaux pantalons sur les nôtres, puis nous enfilons la jaquette de soie. Vint ensuite le moment de poser sur nos épais cheveux la coiffure royale aux plumes blanches.

L'enthousiasme des enfants ne connut plus de borne. Nous ressemblions en effet à deux jeunes princes arabes des Mille et Une Nuits.

Finie l'interdiction de nous mettre à la fenêtre ! Nous pouvions admirer les alentours autant qu'il nous plaisait.

« J'ai bien envie de descendre, dis-je à Valdemar, et de marcher près de la voiture.

— Moi aussi, Nonni ! Ce sera si drôle d'entendre les réflexions des passants, dès qu'ils apercevront nos visages sombres et nos superbes costumes.

— Oui, quel plaisir ?... Essayons de nous glisser dehors. On n'a pas, je suppose, l'intention de nous traiter en prisonniers ! »

Nous nous levons et nous dirigeons vers la porte. Comme je me disposais à l'ouvrir, une des moricaudes me saisit le bras, prétendant m'empêcher de sortir.

Sans nous fâcher, nous nous libérons et disons gentiment : « *Ni-eh, ni-eh !* »

La société rit et l'on nous laisse libres d'aller et venir. La femme jette un dernier coup d'œil sur nos costumes, puis nous sautons à terre tous les deux.

Les nomades qui accompagnaient le véhicule depuis notre départ furent interloqués en nous apercevant. Ils demandèrent à leurs compagnons, qui nous étions. L'apprenant, ils rirent de bon cœur et s'approchèrent pour nous serrer la main.

Nous abordions Roskilde par de longs et calmes faubourgs. A peine étions-nous descendus depuis cinq minutes, qu'un groupe de jeunes Danois nous suivait.

Ils marchaient sur le trottoir, à notre hauteur, et nous dévoraient des yeux.

Ni cris, ni moqueries... seulement de l'étonnement et de l'admiration.

Aucun doute n'était possible : ils nous considéraient comme d'authentiques garçons bruns, venus avec toute la troupe d'un lointain pays.

Ceci nous plaisait fort. Aussi nous gardions-nous de prononcer tout haut un seul mot en danois ; l'enchantement eût, été trop vite rompu.

Notre succès va grandissant. Jeunes et vieux maintenant nous suivent et parlent entre eux voix basse. Parfois, nous remarquons une main dirigée vers nous.

« Quelle étonnante réussite ! me glisse Valdemar à l'oreille. Les gens ne se doutent guère que sous nos visages brunis se cachent de jeunes Danois.

— Je n'en reviens pas, Valdemar ! Oui, nous devons avoir l'air plutôt cocasse !

— Sans doute vont-ils raconter partout ce qu'ils ont vu et de la sorte exciter la foule à se rendre ce soir au théâtre.

— C'est ce que je pense. Au fond, je suis curieux de savoir comment se terminera cette affaire.

— Moi de même, Nonni. Selon toute apparence, nous ferons une de nos meilleures expériences ici.

— N'en doute pas, mon ami. Attends seulement la représentation ; c'est alors que nous donnerons notre mesure.

— Toi du moins, Nonni, tu joueras de l'accordéon. Mais crois-tu que j'aurai l'occasion de monter sur la scène ?

— Certainement. Ils ne t'auraient pas transformé de cette manière, si ce n'était leur intention.

— Je ne me suis exercé à rien jusqu'alors.

— Aucune importance ! Ces gens s'y connaissent. Ils t'expliqueront en temps voulu ce que tu auras à faire. Les autres enfants danseront. Ne pourrais-tu les imiter, mon ami ?

— Si, un peu. J'ai appris à danser, et suis allé parfois dans des bals d'enfants.

— Tout marchera bien alors !... Connais-tu beaucoup de pas ?

— Oh non ! pas beaucoup : la polka, la valse, la mazurka et la réel.

— C'est plus qu'il n'en faut. Je jouerai principalement des airs de valse et de polka ; j'en sais un bon nombre. Donc tu tiendras aisément ta place. »

Nous entrions enfin dans une belle rue, très large. Elle se nommait : Algade. C'était la principale artère de la ville.

Nos hôtes n'avaient pas été sans remarquer avec plaisir l'effet que nous produisions, Valdemar et moi, aux côtés de la voiture. Tout inexpérimentés que nous fussions, nous devinions sans peine le motif de leur joie : notre exhibition sur la voie publique donnait les meilleurs espoirs pour la recette future.

La foule qui se pressait et suivait notre équipage était si dense maintenant, qu'il nous était presque impossible d'avancer. Du coup, la hardiesse des gamins s'accrut. L'un ou l'autre essayait de nous toucher et même, — quoique avec une certaine hésitation, — de nous parler. Aucune de leurs réflexions ne nous échappait ; mais nous conservions un petit air innocent et superbe à la fois, très détaché des propos qui s'échangeaient autour de nous.

Le danger n'en était pas moins réel. Que dans un moment d'oubli, nous répondions en danois, les princes orientaux, réduits à deux simples enfants danois, perdaient toute valeur. Cela, nous le savions fort bien.

Les Romanichels également. Aussi la multitude croissante leur inspirait-elle de vives inquiétudes. Non contents de nous surveiller de près, ils s'ingéniaient à tenir les gens à distance. Ce manège nous amusait. Clairement, nous saisissions l'importance que nous revêtions aux yeux de ces étrangers.

Leurs efforts pour nous protéger contre la curiosité de la foule avaient peu de succès. Cernés de toutes parts, nous piétinions sur place mais conservions du moins le loisir de capter au vol les remarques des uns et des autres. Comment ne pas éclater de rire parfois !

« Je crois que cela m'irait joliment, l'habit des gamins bruns, » assure un gringalet.

« Quel singulier aspect ont ces nomades ! lance un autre.

— As-tu remarqué comme le blanc de leurs yeux luit, quand ils regardent autour d'eux ?

— C'est toujours ainsi chez les nègres.

— Enfin, fais attention ! Ce ne sont pas des nègres, tout de même !

— D'où peuvent-ils venir ?

— De la Chine, je crois.

-
- Tu te trompes ! D’Afrique plutôt !
- Quelle bêtise ! En Afrique, les gens sont noirs. Y a-t-il un seul Noir ici ? Ne sont-ils pas tous bruns ?
- Ils viennent bien pourtant d’un pays quelconque ! De la Chine, alors ?
- Les habitants de la Chine sont-ils bruns ?
- Mais oui !
- Tais-toi. Les Chinois sont jaunes, pas bruns.
- D’où sais-tu cela ?
- Je l’ai lu dans un livre.
- Naturellement, dans les livres... C’est ce que tu dis chaque fois que tu es au bout de ton rouleau.
- Que jacassez-vous là ? Et quelles sornettes débitez-vous encore ? » crie, légèrement en arrière, un garçon plus âgé.
- Celui-ci prétend que tous les Chinois sont jaunes !
- Qui te l’as appris !
- Mon père. Il en a vu de ses yeux.
- Regarde-les donc marcher ! s’exclame un petit. Ils ne font pas comme nous...
- En effet. Ils ne lèvent pas les pieds.
- Combien de temps resteront-ils ?
- Un soir seulement. Ils repartent demain.
- Et ce soir... quel est leur programme ?
- Grand représentation !... magnifique.
- Les journaux l’ont annoncée.
- Où aura-t-elle lieu.
- Place du marché. J’ai suivi les préparatifs. Depuis hier, deux hommes bruns s’en occupent avec plusieurs ouvriers de la ville. Ils ont disposé une sorte de théâtre. Maintenant tout est recouvert d’une toile.
- On ne peut pas entrer !
- Si l’on paie !... La représentation doit commencer à huit heures et durer jusqu’à minuit.
- Il y aura de la musique.
- Sans doute ! Un orgue de barbarie occupe déjà le milieu de la scène On s’amusera bien !

— Que feront ils, sais-tu ?

Des tours de magie... et puis ils danseront comme en Afrique ou aux Indes — leur pays.

— Ce sera beau !

— Bien sûr, reprit une voix plus grave. Il faut y aller. Je les ai vus une fois, ces moricauds, pas cette troupe, mais une autre toute pareille. Ils ont coupé la tête à quelqu'un en plein milieu de l'estrade ; ils la lui ont remise et l'individu s'est levé comme s'il ne s'était aperçu de rien.

C'est ainsi que Valdemar et moi apprîmes une foule de choses concernant le théâtre, dont nous n'avions aucune idée.

Nous écoutions avec plaisir la conversation de cette jeunesse exubérante ; mais, à certain moment, il s'en fallut un peu que nous ne nous trahissions.

Nous entendons un gamin pétulant, d'une douzaine d'années environ, marchant sur nos talons, dire à un autre : « Nous devrions faire une niche à ces deux-là... pas vrai ?

— Oui, Rasmus, va ! » approuve le compagnon.

Les loustics nous serrent de plus près encore. Avidement, nous prêtons l'oreille... « Que leur fera-t-on, Rasmus ?

— Un croc-en-jambe : ils tomberont de tout leur long sur le pavé.

— Bien, très bien. Comment va-t-on s'y prendre ? Le fort garçon explique : « Je me mets à la gauche du grand, toi, Harald, tu vas près du petit, à droite. Au signal que je donne, nous allongeons la jambe. Un bon coup de poing dans le dos ! Ils tombent et s'étalent sur le sol.

— Bravo, Rasmus. Ce qu'on va rire ! » s'exclament tous les petits polissons, persuadés que nous n'avions rien éventé de leur complot.

Nous savions tout, jusqu'au nom de nos assaillants.

Je chuchote vite à mon ami : « Laissons faire. Attendons que Rasmus soit à ma gauche et donne le signal. A nous d'agir alors. Nous attaquons et leur servons le coup qu'ils ont médité pour nous. Infailliblement nous réussirons, puisqu'ils comptent sur une surprise... » Valdemar fut de mon avis. Au plan de guerre conçu

par deux perfides, nous opposions, pour le déjouer, une ruse de guerre.

Nous continuions à marcher, l'air paisible, attendant avec calme ce qui allait se produire. Les derniers préparatifs s'organisèrent derrière notre dos ; nous ne perdions pas une syllabe ; la situation ne pouvait être meilleure pour nous.

« Valdemar, répétais-je une dernière fois, n'aie pas peur, je t'en prie, même si tu ne viens pas à bout de Harald du premier coup. Dès que j'en aurai fini avec Rasmus, j'accourrai de prêter main forte.

— Je ferai de mon mieux, Nonni.

— Tenons-nous sur nos gardes à présent. Ne parlons plus. Je crois qu'ils ne tarderont guère. »

Continuant de prêter l'oreille, nous saisissons des phrases hachées.

« On y va, Harald ?... Un coup très fort et le petit tombe en avant... Moi je me charge du grand... Mais nous attaquerons les deux en même temps !

— Attends le signal !!

— Compris, Harald ?

Oui, oui, Rasmus.

— Alors, marchons ! »

Je me réjouissais à l'avance de la leçon que nous allions donner aux garnements. Rien ne justifiait leur stupide agression. Il s'agissait de les confondre ; ce ne serait ni Valdemar, ni moi, qui mordreions la poussière, mais Rasmus et Harald.

J'en étais là de mes réflexions, quand je vis arriver à mon côté un solide garçon et, près de Valdemar, un autre, plus mince. Nous les reconnaissons tout de suite : Rasmus, Harald.

Gare, pensai-je. Je tourne la tête pour regarder en face mon adversaire. Lui-même, à ce moment, me fixe. Plusieurs fois il se penche vers la droite pour voir si le compère, qui doit s'en prendre à, Valdemar, est prêt.

Tout à coup, un ordre bref... Un seul mot : « Allez ! »

Que se passa-t-il ?



En deux secondes, celui de gauche, que j'empoigne de toutes mes forces, mord la poussière.

Comme mus par un ressort, nous nous tournons chacun vers notre ennemi... En deux secondes, celui de gauche, que j'empoigne de toutes mes forces, mord la poussière.

Valdemar s'efforçait d'arriver au même résultat, mais trop faible, il n'aurait pu réussir, si je ne m'étais précipité avant que Rasmus se soit relevé. A son tour, le complice roule sur le sol. Parmi le jeune entourage, impression foudroyante : les nombreux gamins qui nous suivaient se mettent à crier et fuient à toutes jambes.

De la voiture, un appel nous parvient. L'un des hommes se précipite, saisit Valdemar d'une main, moi de l'autre, et nous pousse à l'intérieur du véhicule.

Il ferme aussitôt la porte et nous désigne nos places, au fond du coche.

Je cours à la fenêtre pour savoir ce qu'il est advenu de nos adversaires, Rasmus et Harald.

Un coup d'œil me suffit pour les reconnaître. Ils s'étaient remis debout et secouaient leurs vêtements, tandis que la troupe des garçons revenue, riait avec les grandes personnes de cette exhibition « hors série ».

Le chef paraissait ennuyé. Il craignait les suites, peut-être... Les autres, dehors, s'amusaient et nous envoyaient des signes d'amitié.

Comme Valdemar restait dans un coin, l'air accablé, j'allai m'asseoir près de lui : « Tranquillise-toi, nous avons bien agi. Reprend ta belle humeur. Les deux gamins sont des vauriens ; ils voulaient nous faire du mal. Nous les en avons empêchés. La leçon peut leur être utile. A la prochaine occasion, ils y regarderont à deux fois sans doute !

— Tu as raison, Nonni. Ce qui me peine, c'est de voir la figure soucieuse du chef.

— Ne t'en inquiète pas, ami. Sans doute est-il préoccupé de la représentation de ce soir. Notre bref pugilat ne saurait nuire au succès de sa troupe, au contraire. Tous parlent de nous à présent. N'as-tu pas observé que le public nous était favorable. Il s'est moqué franchement des deux compères.

— Si nous pouvions calmer le chef, insiste Valdemar.

— C'est bien difficile, puisqu'il ne comprend pas le danois ! Pour te faire plaisir, on peut toujours essayer. »

Je m'avance vers l'homme. Il m'observe d'un œil sévère. Je lui prends la main et, avec force gestes, m'ingénie à lui prouver que nous n'étions pas les assaillants.

« Ils voulaient nous jeter par terre, nous nous sommes défendus, voilà tout ! ajoutai-je pour conclure.

Me suis-je fait comprendre ? Je ne sais, mais le visage du chef s'est éclairé peu à peu. Les hommes viennent à mon aide. Ils se rangent de notre parti, avec chaleur. L'incident fut promptement oublié.

Depuis notre entrée dans la ville, nous paraissions ne plus avancer. C'est que notre véhicule faisait à dessein détour sur détour, pour annoncer aux habitants que nous arrivions.

AVANT LE SPECTACLE.

La maison roulante s'arrête enfin. Je me dresse aussitôt et vais regarder dehors. Nous étions sur une belle place.

Immédiatement, tout le monde dans la voiture, se met en branle. Chacun prend, en plus de son costume, une quantité d'objets et s'en va. Deux femmes restent avec les enfants, contraints, par un ordre sévère, de demeurer dans leur petit coin.

De la fenêtre, je vois tous nos gens disparaître sous une tente : le théâtre, probablement.

Valdemar s'approche de moi : « Que se passe-t-il donc, Nonni ? »

— Cette fois, nous sommes au but, mon ami. Tous sont entrés sous cette tente. »

Devant celle-ci, un assez large espace était recouvert d'une bâche, soutenue par de hautes perches.

Le parterre, indique Valdemar.

— Je le crois aussi. Mais où joue-t-on ?

— Pour moi, la scène doit être à l'intérieur. Vois le rideau là-bas !

— Comme c'est bien installé ! remarquai-je.

— Ah ! Nonni, ces gens sont habiles et fort expérimentés, je te l'ai dit. »

Quelques-uns de nos compagnons sortaient de la tente. Valdemar me les montre : « Il y a des étrangers, dans le nombre ; nous n'avons pas encore vu ceux-ci ! »

— C'est qu'ils nous ont précédés pour monter le théâtre. Rappelle-toi, les gamins, tantôt, le disaient.

— Oui, oui, en effet. »

Les hommes travaillaient ferme. Ce n'étaient qu'allées et venues de la voiture à la tente, pour transporter l'important matériel. Tous avaient l'air préoccupé, soucieux. L'heure de la représentation approchant, le propriétaire de l'accordéon entre en coup de vent, grimpe jusqu'au faite de la roulotte et décroche la

précieuse caissette. Se tournant alors vers moi ; il me la montre en prononçant quelques mots.

D'un air entendu, je répète plusieurs fois *Dobre, dobre !* »

Il paraît content et quitte la voiture, son cher instrument dans les bras.

« Qu'a-t-il voulu dire ? » demandai-je à Valdemar.

— Que tu devras jouer de l'accordéon, mon cher !

— C'est ce que j'ai compris. Quel plaisir ce sera pour moi, je t'assure ! »

Le véhicule se vide peu à peu ; il n'y reste que les lits et quelques vieux vêtements.

Parés de leurs jolis costumes bariolés, nos petits compagnons restaient sagement assis. On ne les entendait pas.

Valdemar et moi allâmes les rejoindre. Ils sourient, tout heureux, semble-t-il, de nous sentir près d'eux. Une certaine réserve se devinait pourtant : comme leurs parents, ils avaient toutes leurs pensées ailleurs, vers cette représentation, maintenant si prochaine.

Nous étions toujours ensemble, quand, brusquement, la porte s'ouvre. D'un bond le chef nous rejoint. Tous les enfants se lèvent. Nous les imitons. L'homme nous considère des pieds à la tête pour voir si rien ne cloche. Satisfait sans doute de son examen, il nous invite à le suivre.

Valdemar et moi, laissons passer d'abord les petits. Dès que la gentille troupe paraît, que de cris d'admiration !

Beaucoup de spectateurs avaient dû renoncer à pénétrer sous la tente et se tenaient dehors. Nous jetons un coup d'œil dans la salle : en effet, elle est comble.

La grande toile qui l'entoure est percée à maints endroits. Les curieux se bousculent près de ces ouvertures, pour regarder de tous leurs yeux à l'intérieur.

Des gamins, en grand tumulte, s'efforçaient même d'élargir trous et déchirures.

« Vois, vois les enfants, entendions-nous. Ils sont plus intéressants que les grandes personnes !

— Regarde celui en rouge, là-bas !

— Et le bleu !

— Comme tous ont l'air propres, soignés !

— Et là, avec les plumes d'autruche, les deux grands qui ferment la marche ! Ne les trouves-tu pas merveilleux ?

— Mais nous les connaissons !... Ce sont les deux copains qui dans l'Algade... Holà !... Rasmus !... Harald !... Venez par ici ! Les deux moricauds de cet après-midi ! Les voyez-vous ? »

Un grand mouvement se produit ; la toile tremble et bientôt nous apercevons les visages de nos ennemis à l'une des plus importantes déchirures. Nos petits camarades sont menés derrière la scène. Quant à nous, restés à quelque distance, nous nous fixons sur place, afin d'entendre les propos que les jeunes Danois échangent entre eux.

Nous avons même l'imprudence de nous rapprocher peu à peu de la toile, malgré le danger. Rasmus, Harald et la troupe entière nous dévoraient des yeux. Nous n'avions pas de peine à percevoir chez nos adversaires une ardente soif de vengeance.

Voilà les deux compères ! crie Rasmus. Si nous pouvions les tenir dans nos griffes !... Ils en verraient de belles !... » Et se penchant vers son compère : « Dis ! je vais essayer de me glisser à l'intérieur, en élargissant le trou. Tu me suis ? Nous nous jetterons sur les deux sauvages pour les rosser d'importance !

— Bravo ! répondent les gamins. Oui, Rasmus, vas-y ! Cette fois, tu seras le vainqueur !

Ils n'imaginaient toujours pas que nous comprenions ce qu'ils disaient !

Valdemar, un peu troublé, me saisit le bras : Allons avec les autres, Nonni. Un malheur pourrait arriver.

— Non, mon ami, attendons au contraire. Ce serait une honte de fuir devant ces deux vauriens. » Je pris alors la main du petit et dévisageai les insolents. On en voyait une quantité ricaner à travers les trous.

Au milieu des cris aigus, la toile est soudainement déchirée près de moi. Je me retourne et vois Rasmus, la moitié du corps passée dans l'échancrure, qui s'efforce par tous les moyens de nous atteindre.

Sans dire mot, je lâche Valdemar, fais quelques pas en avant, poings tendus, et le fixe d'un œil menaçant. Mon but était d'épouvanter l'intrus.

« Holà ! Rasmus, il pourrait t'en cuire ! Reste plutôt avec nous, crient quelques galopins.

— Non, ils nous ont attaqués dans l'Algade, je veux leur administrer quelque chose de soigné ! »

A peine achevait-il, qu'un homme robuste le prend par le bras et le force à reculer. Les gamins s'éclipsent.

« Que fais-tu là, mon ami ? demande l'hercule, sans nul doute, un agent chargé du service de la place.

— Moi, rien, répond Rasmus. Je voulais regarder là-dedans.

— Qui a déchiré la toile ?

— Je n'en sais rien. Ce n'est toujours pas moi.

— Si, je viens de te voir.

— Non, je n'y ai pas touché ; elle s'est fendue toute seule.

— Pourquoi recherches-tu ces jeunes nomades ?

— Pour rien, puisque je ne les connais pas.

— Je viens de t'entendre les menacer des coups.

— Non, ce n'est pas moi ; ce sont eux qui m'ont menacé. »

J'étais outré de l'insolence avec laquelle Rasmus niait et répondait à l'agent. Je me rapprochai dèrèchef, afin de mieux entendre.

« Quand t'ont-ils menacé ?

— Ils ne se sont pas contentés de menaces. A l'entrée de la ville, ils m'ont assailli et battu. Je ne leur avais rien fait pourtant ! »

Ces mensonges m'exaspéraient tellement, qu'à la fin je m'oubliai : « *Sikken en Usanbed !* — Un tel mensonge ! » criai-je en danois.

Effet magique ! Rasmus et les polissons qui l'entourent restent bouche bée.

Par chance, le policier n'avait pas entendu. J'en étais bien aise. Il m'eût été pénible d'accuser un individu quelconque, même le plus mauvais devant la justice, surtout pour une affaire personnelle. Ce que j'avais à régler avec le garnement, j'entendais m'en charger seul.

Très intrigué par l'attitude étrange de toute cette jeunesse qui nous mangeait des yeux l'agent restait indécis.

« Qu'ont de particulier ces garçons bruns ? Pourquoi les fixez-vous sans arrêt ? » demande-t-il enfin.

Point de réponse. Mais comme il les interroge une seconde fois, l'un proclame : « Ils viennent de parler danois. »

Le sergent éclate de rire : « Danois ! Avez-vous perdu la tête ? Ces étrangers parlent notre langue comme nous le chinois ! »

L'homme s'éloigne, non sans se retourner pourtant vers Rasmus. « Fais attention ! Pas de querelle ! Nous nous connaissons, ami. Quant à la toile déchirée, ton père la paiera... oui, aux nomades, en bonne monnaie. Toi aussi, mais d'autre façon... » Toute la jeunesse restait comme pétrifiée. Plus un mot de Rasmus. Les autres causaient à voix basse.

Nous ne pouvions plus ignorer maintenant, Valdemar et moi, que nous avions à Roskilde un ennemi dangereux et irréductible.

Quoique cette scène eût peu duré, on commençait à s'inquiéter à notre sujet dans les coulisses. Le chef se montre, et nous fait signe de le rejoindre.

Nous obéissons et profitons de sa présence pour lui signaler la grave déchirure de la toile.

Dès qu'il l'eut repérée, il s'approcha pour vérifier le dégât. Les gamins se bousculent et s'enfuient comme des lièvres quand la foudre éclate : en un clin d'œil, la place est vide. A son retour, quelques minutes après, le maître prie l'une des jeunes femmes d'aller sur-le-champ coudre la fente.

Il nous conduit derrière la scène. Quelle activité ! Quelle hâte fébrile ! Comme dans une fourmilière détruite, tous courent de droite et de gauche. Nous étions enchantés de voir ces préparatifs, et les artistes au travail. Les uns s'exerçaient seuls, d'autres par deux ou par trois. Un jeune homme retint longuement notre attention. Il lançait en l'air six boules d'or, les rattrapait avec adresse et les renvoyait de nouveau. Aucune ne touchait terre, bien qu'elles fussent toujours en mouvement. Elles tombaient dans ses mains, à la façon des gouttes de pluie, mais pour retourner en l'air à la même seconde. Ce jeu nous émerveilla.

Plusieurs jeunes gens s'essayaient à des tours de force avec une grâce, une légèreté surprenante ; ils bondissent, sautent, risquent les plus périlleuses acrobaties.

On ne nous laissa pas le loisir de les admirer. Nous dûmes retourner près des enfants. L'accordéoniste avait devant lui la jeune troupe au complet.

Sur un signe du musicien, les petits se mettent en position et le fixent sans bouger. Il déploie son instrument et manie les touches d'une main experte. Je suis charmé de son talent.

D'abord les enfants exécutent des pas seuls, puis le tableau change : ils forment des rondes, les défont, recommencent... Le coup d'œil est ravissant.

Une pause. Quand les exercices reprennent, on demande à Valdemar de danser avec l'un des jeunes garçons.

Ce sera cette fois une polka.

Le joueur d'accordéon prélude. Danse impeccable : c'est vraiment la perfection.

A la pause suivante, l'artiste se lève et m'invite à prendre sa place.

L'homme réclame une valse. Je ne suis pas long à trouver ce qu'il faut... Les petits danseurs me font face.

Au signal, je joue un air très expressif, et la jeune troupe tourne avec ardeur.

La répétition se poursuit longuement. Je dois donner nombre de morceaux ; faire alterner valse, polka, mazurka. Enfin danses et musique reçoivent l'approbation du directeur. Si la soirée ne réussit pas, on ne pourra nous en accuser, bien sûr !

LA GRANDE REPRÉSENTATION
VENGEANCE DE RASMUS

Les exercices terminés, nous restâmes ensemble dans un coin, nous aidant mutuellement à défriper nos beaux costumes, afin d'être prêts à paraître en public au premier signal.

Mais nous devons attendre longtemps. Impossible pour mon compagnon et moi de rester sans bouger. Nous nous promenons un peu partout à l'intérieur du théâtre.

On avait opéré un grand changement dans le soit-disant vestibule, en le garnissant de banquettes où pouvaient s'asseoir des centaines de spectateurs.

L'un des nomades, le plus fort, marchait de long en large pour maintenir l'ordre. A l'extérieur, la foule s'amassait encore. « Les spectateurs ne manqueront pas ce soir, remarque Valdemar.

— Non, pas plus que Rasmus et Harald.

— C'est vrai, je n'y pensais plus à ces vauriens ! Crois-tu qu'ils essaieront encore de nous faire du mal ?

— Harald, pas. Quant à Rasmus, je n'en suis pas sûr. Je le crois capable de tout. Il a tellement d'audace ; la moindre occasion lui sera bonne !

— Nonni, c'est bien ennuyeux. Ne pourrions-nous tenter quelque chose pour le prévenir ?

— Si nous parlions la même langue que nos hôtes, ce serait facile. Nous le signalerions au chef pour qu'on ait l'œil sur lui pendant la représentation.

— Essayons de nous entendre quand même avec l'homme de garde.

— Je veux bien, Valdemar. Mais voyons d'abord si Rasmus est encore là.

— C'est facile, Nonni ; tous les gamins sont rassemblés à droite, devant le grand trou.

Nous avançons prudemment. Mon ami avait bien vu : causant avec animation, de nombreux garçons stationnaient à l'endroit désigné.

L'oreille tendue, nous essayons d'apprendre ce qui les agite. Mais eux ne nous ont pas plutôt repérés qu'ils discutent à nouveau si, oui ou non, nous parlons le danois.

« Le grand a prononcé distinctement : *Sikken en Usandbed* ! S'il n'employait le danois, il n'aurait pas si bien articulé, disait l'un.

— Moi aussi, j'ai entendu, » affirme un second. « Et moi, et moi... ajoutent plusieurs galopins.

— Vous vous trompez, reprend un camarade ; j'étais près d'eux et je n'ai rien saisi. Ces diabolotins ne savent certainement pas le danois. Ils parlent le chinois, l'hindou, un charabia quelconque...

— Il n'y a qu'à les interroger, on verra bien, propose un garçon. Ils sont dans la cour de leur théâtre.

— Oui, oui, appelons-les. Ce sera le meilleur moyen de tirer l'affaire au clair.

Sans plus attendre, quelques-uns crient : « Holà ! holà ! les diabolotins. Venez par ici ! »

Je leur tournai le dos et murmurai à mon ami : « Approchons-nous ; on va s'amuser ! Attention par exemple de ne pas nous trahir. Il est entendu que nous ne comprenons rien !

— Sois tranquille, Nonni ; nous jouerons bien notre rôle.

Nous avions peine à garder notre sérieux. Les jeunes Roskildiens nous appelaient toujours : « Vous, là-bas, venez donc ! Venez par ici ! Êtes vous sourds ? »

Nous fixions le sol ou bien regardions en l'air avec une indifférence calculée.

« Eh, vous deux ! N'entendez-vous pas ? Venez donc un peu... Ah ! vous n'avez pas de fierté ! Pitres de foire ! »

Les gamins continuaient à nous insulter. Froissés, nous souffrions de ne pouvoir leur répondre.

Insensiblement, nous nous rapprochâmes de l'endroit où se tenait la bande.

Nous y arrivions quand, tout à coup, un bras surgit : « Halte ! n'allez pas plus loin. Arrêtez ! crient plusieurs voix. Nous faisons semblant de ne pas comprendre, mais regardons avec curiosité le bras, en prononçant à mi-voix quelques mots inintelligibles.

Tous se taisent. Par fentes et trous, des yeux brillants nous épient.

Craignant d'être happés par ce bras, toujours allongé vers l'intérieur, nous reculons de quelques pas.

« D'où êtes-vous ? Savez-vous le danois ? Comment vous appelez-vous ?... » Les questions pleuvaient.

La forte voix de Rasmus dominait les autres : « Toi, le grand, là-bas, viens un peu par ici ! Donne-moi la main. Nous avons un compte à régler tous les deux ! »

On apercevait à la plus large déchirure, le visage du loustic. Il nous tendait la main. « Dois-je la prendre ? demandai-je tout bas à mon ami.

— Non, non, supplie Valdemar. Reculons plutôt un peu. Un malheur est si vite arrivé ! Rasmus n'aurait qu'à fendre la toile et à nous tomber dessus !

— Tu as raison. C'est un être dont il convient de se méfier. Cependant il ne saurait nous faire grand'chose ; le surveillant nous viendrait en aide tout de suite. Je crains plutôt que le drôle ne nous joue quelque tour de sa façon durant le spectacle.

— La même idée m'est venue. Il s'agit de ne plus le perdre de vue dès que nous l'aurons découvert dans la salle.

— Bien parlé, mon petit : nous monterons la garde. »

Nous nous empressons maintenant d'aller rejoindre le nomade à l'autre extrémité du théâtre. Arrivés près de lui, nous le prenons par la main, pour le conduire à l'endroit où se trouvaient les gamins.

En route, je dis tout bas à Valdemar : « Si Rasmus étend de nouveau son bras, nous nous en saisirons et le tiendrons ferme jusqu'à ce que l'artiste ait bien vu le visage de notre ennemi.

— Oui, oui, Nonni. Parfait ! »

Nous rapprochant, nous ne tardons pas à découvrir Rasmus aux aguets. Il était dans le même coin que précédemment. Plus

nous avançons, plus il se penche, si bien que, finalement, tout le haut de son corps passe à travers la toile.

« Venez donc ici, nous crie l'enragé. Pourquoi ne voulez-vous pas nous donner la main ? Vous avez peur sans doute ? » Au même moment, il allonge ses bras. Nous nous précipitons dessus et tirons de toutes nos forces.

Le vaurien se démène, espérant se libérer. En vain. Le trou s'agrandit. Non seulement le buste, mais bientôt tout le corps apparaît. Comme nous continuons à tirer, Rasmus trébuche à l'intérieur, solidement maintenu par nous deux.

Sans courage, la jeunesse avait abandonné la place dès le premier instant.

La scène s'était déroulée si vite que le gardien n'avait pas eu le temps d'intervenir.

Il se précipita pour rétablir l'ordre.

Lui montrant l'individu, nous criions à tue-tête : *Nie-eh, Dobre ! Nie-eh ! Dobre !*

Comprit-il ce que nous désirions ? C'est peu probable... Dans tous les cas, il se contenta de nous séparer.

Dès que Rasmus fut libre, il fila par la déchirure, pour aller rejoindre ses amis.

Nous avons mené cette affaire dans une bonne intention, mais le surveillant n'avait pas l'air réjoui, tant s'en faut !

Il nous montrait, navré, l'ouverture pratiquée dans la bâche.

« Nous allons arranger cela, » disons-nous avec force gestes explicatifs.

Et nous voilà courant auprès de la femme qui, la première fois, avait raccommoqué la toile. Nous l'invitons à nous suivre sur les lieux de l'accident.

Valdemar avait vu, parmi ses hardes, un nécessaire à broder. Il le prit. En quelques minutes, le mal était réparé.

Quand la femme eut fini, elle nous emmena dans les coulisses et nous conduisit auprès des enfants, où nous dûmes rester par ordre du chef.

Tandis que nous attendions les merveilles qui allaient se dérouler, une clameur, de plus en plus ample et prolongée, venait jusqu'à nous.

C'étaient les gens qui pénétraient dans la salle.

Tel un fleuve, le peuple s'insinuait partout où il y avait de la place.

Dans les coulisses régnaient le silence et la sévérité.

Un signal. La salle se tait. La représentation commence...

Je quitte mon siège, pour aller voir ce qui se passe sur la scène et dans la foule. Interdiction formelle de bouger : Valdemar et moi devons nous tenir auprès des enfants.

A mon grand regret, il faut renoncer à jouir de la séance. Nous n'aurons pour nous divertir dans notre petit coin, que les allées et venues des artistes et les échos de la salle, en particulier des applaudissements nourris et de perpétuels : bis ! bis !

Valdemar était persuadé que les nomades jouaient une pantomime. Seule façon, il est vrai, de contenter le public, puisqu'ils ignoraient totalement le danois.

Si nos amis obtenaient les suffrages de la foule, ils ne ménageaient pas non plus leur peine.

L'un d'eux vint tomber près de nous sur un matelas. Il y resta un bon moment, étendu sur le dos, les bras derrière la tête, jusqu'à ce qu'il eût recouvré son souffle.

Presque deux heures s'étaient écoulées, quand enfin le chef nous appela. Il choisit d'abord deux garçons et deux fillettes. Le gracieux quatuor s'en fut avec l'accordéoniste.

Les jolis airs de danse ne tardent pas à se succéder. L'artiste remplit si bien sa tâche, que je crains de paraître médiocre après lui. Impossible de reculer maintenant. Je dois faire appel à mon courage et veiller de près à l'exécution des morceaux.

Nos quatre jeunes danseurs ont dû se surpasser ; les applaudissements nous le disent. Quand ils reviennent avec l'accompagnateur, ils ont fort chaud et semblent à bout de forces.

Tous les reçoivent amicalement et les félicitent d'un si beau succès. Valdemar et moi ne manquons pas de leur serrer la main.

TABLE DES MATIÈRES

XIV ENTRÉE A ROSKILDE. — RASMUS.....	3
XV AVANT LE SPECTACLE.....	15
XVI LA GRANDE REPRÉSENTATION VENGEANCE DE RASMUS.....	21
XVII DANS LA ROULOTTE DE ROSKILDE A SKAGELSE.....	28
XVIII UN RÉVEIL PLEIN D'ÉPOUVANTE.....	38
XIX EN FIONIE.....	43
XX LES AGENTS DE POLICE.....	49
XXI A TRAVERS L'ÎLE RENCONTRE IMPRÉVUE.....	55
XXII UN ROTI AU SOLEIL.....	63
XXIII LES DEUX SAUVAGES — ODENSE.....	70
XXIV LE MÉDECIN DE NYBORG.....	78
XXV A COPENHAGUE DIRECTEMENT.....	88
XXVI CHEZ LE PROFESSEUR.....	95
XXVII DÉPART POUR LA FRANCE.....	99